L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR L'AUTRE PAGE.

SOMMAIRE.

L'Héritage.
Le Refuge,
Fleurs d'automne.
Les Saisons, poésie.
La Mode.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

RECONNAISSANCE

— DE —

La République de Panama.

Les événements marchent vite à notre époque et dans le pays où nous vivons. Ils se succèdent et s'accumulent les uns sur les autres avec une rapidité que l'on ne peut comparer qu'à celle de l'électricité.

Subissant nous ne savons quelle pression inavouable et inavouée, une République du Sud s'opposait, avec une obstination que rien ne pouvait expliquer ni motiver, à l'exécution de la plus grande entreprise des temps modernes et du succès de laquelle dépendait la grandeur du pays.

L'indignation des habitants l'emportant, ils se révoltèrent et, en une nuit, anéantirent le gouvernement qui trahissait ouvertement leurs intérêts les plus chers.

Les habitants qui s'étaient endormis le soir Colombiens, se réveillèrent le matin, Panamiens, et le mouvement était si populaire, qu'il n'y eut pas une goutte de sang versé.

Restait à la Nouvelle-République le soin de se constituer et de se faire accepter et reconnaître par les autres gouvernements.

L'organisation intérieure fut l'affaire d'un moment, et le lendemain même de la révolution, la reconnaissance officielle était demandée aux différentes puissances des deux mondes. On devait s'attendre sinon à des refus violents, du moins à bien des hésitations. Il n'y en eut aucune. Comme il y avait de ci de là quelques intérêts étrangers engagés dans l'ancien gouvernement de Panama, on se borna à demander au nouveau la reconnaissance des dettes contractées par son prédécesseur et, cette satisfaction une fois accordée, toutes les oppositions cesseront.

En fait, la République de Panama est reconnue par les Etats-Unis, de notre côté de l'Atlantique, et par la République Française de l'autre côté.

Le représentant de Panama est même déjà installé à Washington, en qualité de ministre plénipotentiaire. Le reste n'est qu'une affaire de temps.

On sait à combien de formalités sont soumises les reconnaissances de ce genre. Mais déjà, tous les documents qui émanent des bureaux du ministre Bunau-Varilla, sont datés ainsi:

"Legacion de la Republica de Panama".

La seule opposition qui se soit manifestée jusqu'ici provenait de la Colombie.

Triste Contraste.

Deux hommes d'Etat jouant un rôle important dans la politique de l'Union et pouvant exercer une influence considérable sur l'avenir du pays, en bien ou en mal, nous font assister à un étrange spectacle le plus inattendu des contrastes.

L'un d'eux, un gouverneur d'Etat, celui de la Louisiane, M. Heard, voué tout entier à la défense des intérêts des populations qui l'ont mis à leur tête, se montre constamment, en tout et partout, digne de la confiance que ses concitoyens ont placée en lui et n'épargne rien pour leur être utile, pour faire prospérer leur agriculture, leurs industries et leur commerce. Il nous en donne à chaque instant des preuves éloquentes, et, en ce moment même, il nous en fournit un exemple qui lui fait le plus grand honneur.

Vivement alarmé des progrès que fait autour de nous l'invasion du ver du coton, du charançon, il a résolu d'attaquer le mal à sa racine et de l'exterminer, s'il est possible, cet impitoyable ennemi du plus précieux de nos produits.

A cet effet, il vient de convoquer en conférence les hommes les plus intelligents, les plus industrieux, les plus haut placés de l'Etat, pour s'éclairer de leurs conseils, s'appuyer sur leur influence et obtenir par leur intervention, de notre législature, des mesures efficaces contre cet insecte destructeur.

Cet appel a été entendu et nous ne doutons pas un seul instant du succès de cette noble entreprise. Il en coûtera peut-être quelques milliers ou quelques centaines de milles dollars; mais qu'est-ce que cela, auprès des 50 ou 60 millions que perd, chaque année le Texas, en attendant que notre chère Louisiane devienne aussi la proie de cette peste?

C'est là un inestimable bienfait dont nous ne saurions nous montrer reconnaissants envers notre gouverneur. Si pareille mesure eut été prise, il y a quelques années, avant que le mal ne fût devenu épidémique, que de pertes nous eussent été épargnées!

Que ne pouvons nous en dire autant de notre président Roosevelt que nous voyons s'acharner à la perte de notre industrie sucrière avec plus d'ardeur encore que notre gouverneur n'en apporte au salut de notre industrie cotonière.

Il est désolant pour nous d'être obligés de parler ainsi; mais la conférence toute bienfaisante de notre gouverneur et la convocation toute nuisible du Congrès par notre Président coïncident d'une si malheureuse façon qu'il nous est impossible de n'en pas faire ressortir le contraste.

Il est véritablement lamentable ce contraste, et, en face des faits qui s'étalent tous les jours sous nos yeux, en face des conséquences fatales de la menteuse réciprocité que l'on nous impose, on en est à se demander si une pareille politique peut être inspirée par des mobiles honnêtes et avouables.

THEATRE DE L'OPERA.

Malgré les belles et nombreuses productions des musiciens modernes, les grandes œuvres de l'ancien répertoire, surtout celles de Meyerbeer, ont su conserver leur place à la scène.

Il serait difficile, en effet, de trouver un opéra qui surpassât les "Huguenots," et qui contînt plus de mélodies.

Meyerbeer en écrivant la sublime musique des Huguenots nous a donné un "riche écrin lyrique dont tous les joyaux sont d'une merveilleuse beauté". L'épisode sanglant de la Saint-Barthélemy, qui a fourni le sujet à l'auteur du livret, a inspiré le maître et il a, dans cette partition, montré la grandeur de son génie.

La direction a fait preuve de bon sens en choisissant "Les Huguenots" pour les débuts de sa troupe de grand opéra, hier soir.

M. Garoute, 1er ténor, a, dès les premières notes, conquis un nombreux et brillant auditoire qui l'a applaudi de plus en plus à mesure que s'avançait la soirée.

Le rôle de Raoul doit être un des meilleurs de M. Garoute qui l'interprète sans le moindre effort apparent et qui en chante ravissamment les admirables pages. La voix de notre premier ténor est longue et bien posée, les cordes vocales en sont assez uniformes, mais c'est surtout dans le registre élevé que l'organe est clair et sonore; de plus, cet artiste est bon chanteur et acteur sobre et intelligent.

L'an dernier, à l'occasion de son début sur notre scène, Mlle Guinchan a été l'objet d'un véritable triomphe dans le rôle de Valentine qui lui sied parfaitement. Sa rentrée hier soir a été semblable à ses débuts et le parterre l'a acclamée frénétiquement. La voix de cette cantatrice est superbe: elle arrive avec la plus grande facilité aux notes les plus élevées, ce qui lui permet de chanter d'une façon vraiment remarquable le grand duo du 3me acte, considéré comme l'écueil des falcons.

Le quatrième acte aussi s'est terminé au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Nous avions eu, en 1899, le plaisir d'entendre M. Layolle, premier baryton, dont le talent, à cette époque, était déjà très apprécié.

Il a, depuis lors, travaillé assidûment: il y a gagné comme chanteur; sa voix est plus ample et dans les grands rôles du répertoire, notre premier baryton recevra la consécration de son talent. Il a été admirable sous les traits du chevaleresque De Nevers.

Le rôle de Marcel, très difficile, a été interprété sur notre scène par des basses nobles qu'on se rappellera toujours et qui sont au nombre des célébrités artistiques dont nous avons pu apprécier la valeur: Jourdan, Chavaroche, Bouxmann, De Reské, etc., voilà des noms, n'est-ce pas, qu'on n'oublie pas facilement.

Donc, la tâche de M. Lussiez n'était pas facile, hier soir: il lui a fallu subir des comparaisons avec ceux dont nous avons parlé, nous avouons franchement que la basse noble de cette année ne le cède en rien à ses prédécesseurs. M. Lussiez s'est affirmé chanteur parfait dans le "pif-paf-pouf" et dans le duo du 3me acte.

M. Labriet a une jolie voix de basse chantante dont il sait se servir; le timbre en est très agréable sans être puissant.

Cet artiste phrase bien; il a donné au personnage de l'implacable St-Bris, un relief tout à fait individuel.

Nous avions d'assez tristes souvenirs de certaines chanteuses qui ont personnifié au cours de saisons passées la gracieuse Marguerite. Mme Daperret-Mikaelly a dissipé ces mauvaises impressions et, malgré sa voix un peu légère par moments, elle s'est très bien acquittée de sa tâche.

Mlle Dattès est toujours le coquet "Urbain" de l'an dernier. Elle a été bruyamment applaudie après son air du 2ième acte. "Nobles seigneurs, salut!"

Les petits rôles, qui ne sont pas toujours irréprochablement tenus, l'ont été hier soir. Nous félicitons Mlle Dementhe et MM. Gautier, Leroux Launay.

La signorita Antoinette Porro, première danseuse étoile, est une jolie personne qui déploie beaucoup de grâce et qui se joue des difficultés chorégraphiques. Elle a reçu sa large part des applaudissements du public.

Les ballets ont été bien dansés.

L'orchestre et les chœurs, sous l'habile direction de M. Lagye, ont marché à la satisfaction générale.

Aujourd'hui en matinée, troisième de "Carmen" à laquelle une foule empressée acclamera Mme Bressler-Gianoli, M. Mikaelly, partenaires.

Ce soir, "Le Chalet", opéra comique en 1 acte, et "Le Premier mari de France", comédie en 3 actes.

Nous le disions hier, les vieux habitués entendront avec beaucoup de plaisir, le petit opéra comique d'Adolphe Adam, dont la musique est tout simplement ravissante. Cette première œuvre de l'élève de Boildieu, qui est considérée comme une improvisation, en fit un maître dont le grand talent fut apprécié immédiatement malgré l'envie et la jalousie qu'il fit naître.

BUSSIÈRE ROUEN.

JAS. ET SADIE LEONARD.

Comédien comédienne qui paraîtront à l'Orpheum demain soir.

THEATRE CRESCENT.

"The Smart Set", tel est le titre de la troupe de minstrels qui va égayer nos soirées cette semaine. Elle s'intitule "Smart" et ce n'est pas sans raison, car elle compte parmi ses cinquante membres, tous de couleur, des chanteurs, des danseurs, des comédiens extrêmement habiles et dont les noms sont connus de tous les habitués de nos théâtres.

Tom McIntosh, par exemple, Billy McGlein, Tom Brown, L. Chenault, Cordilla, Guierson, Hopkins et autres, dont les noms seul font recette.

Il y aura matinée mardi, jeudi et samedi.

Durant tout l'engagement le balcon sera réservé à la population de couleur.

N'oublions pas de citer Ch. Ernest, l'étoile principale de cette pléiade.

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'Orpheum a fait de grands préparatifs pour attirer la foule cette semaine. Nous citerons en premier lieu Bond, un de nos artistes les plus connus et qui a fait la fortune de plus d'une direction. Après lui viennent bon nombre d'artistes jouissant d'une renommée bien méritée. Arnesen, entre autres, le célèbre équilibriste dont les exercices aériens lui ont valu tant de bravos.

Nous devons annoncer aussi miss Clarisse Vance, une vocaliste habile que les amateurs s'apprêtent déjà à applaudir, Kelly et Violette, James et Sadie Leonard, Carleton, les deux Foster, des musiciens excellents qui se font applaudir sur toutes les scènes où ils paraissent.

Il va sans dire que les peintures animées joueront leur rôle dans les soirées de cette semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Sporting Duchess" que donne aujourd'hui en matinée la troupe ordinaire du Grand, n'est pas autre chose que le fameux mélodrame anglais, "the Derby Winner," dont il a fallu changer le titre quand on a adapté la pièce à la scène américaine.

Après avoir été applaudie pendant près de 400 soirées, "the Sporting Duchess" a traversé les mers et est venue se faire applaudir par les Américains à Boston, à Philadelphie. C'est un drame qui brille surtout par la nouveauté et les splendeurs de la mise en scène.

Nous citerons surtout une scène qui ne semble guère possible au théâtre et dans laquelle apparaissent deux magnifiques animaux qui feront l'admiration de toute la salle.

On sait que miss Montgomery a été depuis deux grandes semaines absente du théâtre. C'est dans le grand et beau rôle de la "Duchesse" qu'elle fera sa rentrée aujourd'hui.

Inutile d'ajouter que la salle du Grand sera trop étroite pour contenir la foule des amateurs.

THEATRE NEWCOMB.

Enfin le théâtre Newcomb que dirige M. Fourton avec l'habileté dont il a déjà donné tant de preuves dans le passé, vient de faire son ouverture dans les plus heureuses conditions.

Impossible de rêver un succès plus complet. C'est la troupe Weber Field, ayant pour principaux acteurs MM. Harris et Sidman, qui a eu les honneurs des premiers débuts.

Le Newcomb semble voué au culte de la bouffonnerie, de la parodie, du travesti, de la charge. Il en donne la preuve dès sa première soirée—"Pousse Café", qui n'est qu'un travestissement de la "Dame de Qualité" qui a eu jadis au Nord tant de brillants succès.

"Pousse-Café" est accompagné d'une étourdissante parodie intituée "The Stickiness of Gelatine". On devine bien vite qu'il s'agit de la parodie de "The Stubborness of Geraldine", qui a valu tant de bravos à miss Mary Mannering à la Nouvelle-Orléans et dans toutes les grandes villes de l'Union, depuis Boston jusqu'à San Francisco.

Il nous faudrait plus d'une colonne pour étaler tous ces trésors de gaîté, d'esprit, d'art que l'on trouve dans le répertoire de M. Fourton ou, si l'on veut, de MM Harris et Sidmann.

Les caricatures y abondent, et elles sont exécutées par des artistes de valeur qui excellent dans le champ si vaste et si charmant du travesti; c'est un genre nouveau que M. Fourton apporte à la Nouvelle Orléans.

Son entreprise lui portera bonheur.

THEATRE TULANE

Ce soir, dimanche, première, au Tulane, d'une grande comédie mêlée de chant — disons le mot —d'un grand opéra comique, dû à la collaboration de Owen Hall, Leslie Stuart et W. Risque, les auteurs de Florodora — de joyeuse mémoire.

"The Silver Slipper" — c'est le titre de l'opéra, qui rappelle de brillants souvenirs, est une œuvre gaie par la forme, mais très sérieuse au point de vue de la composition.

Poème, partition et mise en scène y luttent de verve, d'éclat, d'ingéniosité. Il y a là près de 30 compositions dont bon nombre feraient bonne figure dans un grand opéra.

Les couplets, les solos tiennent une grande place dans les œuvres modernes, mais ils ne suffisent plus à satisfaire les goûts et les ambitions de nos parterres à qui il faut des ensembles exécutés par des artistes de premier plan. De là, les duos, les trios, les quartettes, les sextettes qui affluent actuellement dans nos opérettes. Il y a dans "The silver slipper" un sextette délicieux qui est appelé à une grande vogue, et que nous signalons à l'attention des habitués du Tulane. "Come Little Girl" fera fureur et assure d'avance des salles combles à cette œuvre. L'interprétation en est confiée à une troupe d'élite, à des artistes de grand talent et à plusieurs danseuses anglaises dont tous les journaux du Nord vantent la grâce et l'habileté.

Parmi les quarante ou cinquante étoiles qui composent cette compagnie, citons Misses Edwards Gertrude Millington, Virginia Palmer, Lora Lieb, etc.

Tous les amateurs se rendront ce soir au Tulane.

Dernier écho d'une fête brillante.

Il nous a été donné plusieurs fois de dire un mot d'une fête qui a eu lieu le 25 du mois dernier dans la salle de l'Union Française, au profit de notre église métropolitaine, la Cathédrale St-Louis, fête organisée par les paroissiennes de l'église et dont le succès artistique et pécuniaire a été merveilleux.

Nous avons, au lendemain de la fête, parlé de l'entrain, de l'animation qui y avaient régné; du zèle admirable dont avaient fait preuve ses ordonnatrices et du concours empressé que le public avait donné à ces dernières.

Hier, apprenons-nous, les dames à qui revient le mérite de l'initiative de la fête, se sont rendues à la demeure du Très Révérend J. M. Laval, vicaire-général du diocèse et curé de la Cathédrale, et ont versé entre ses mains le produit de la fête: mille quatre-vingt dix-sept dollars et soixante sous, $1,097 60.

Ce renseignement nous vient de Monseigneur Laval, qui nous prie de le livrer à la publicité, et d'ajouter que la recette totale a est élevée à $1,151 10.

Grâce à la générosité de nombre de personnes, les dépenses ont été minimes relativement parlant: elles ont été de $53 50.

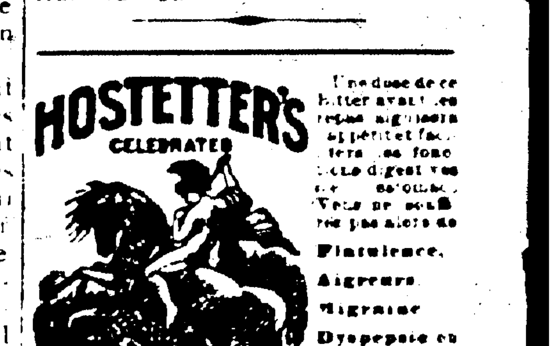
L'excellent curé de la Cathédrale St-Louis remercie bien vivement tous ceux qui ont été mêlés à la fête, qui ont contribué à en rehausser l'éclat, les uns, par le concours de leurs talents, les autres, par leurs largesses. Les paroissiens de la Cathédrale ont été heureux de l'occasion qui s'offrait à eux de donner à leur curé et à leur église un témoignage de leur profond attachement.

Il est des heures où l'on éprouve le besoin d'entrer dans une église, de s'y recueillir, de penser aux aimés qui sont auprès de nous et aux aimés qui ne sont plus, de prier pour eux. La maison de Dieu fait mieux apprécier la maison familiale. Elle est la première éducatrice de l'enfant. Nous l'avons souvent dit ici: sans doute, l'incrédulité naissant quelque fois de l'âge que cette dissolvante action du temps vienne le plus tard possible. En attendant, peuplez le cœur et l'esprit de vos enfants de toutes les croyances, même les plus naïves: laissez leur la période de ces saines sensations.

Applaudissons donc aux généreux élans de ces Dames qui ont tenu au prix de fatigues et de sacrifices à ajouter quelques gros sous aux trop faibles ressources que le bon curé peut consacrer à la toilette et à l'entretien de ce clocher si cher à tous.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 14 novembre—Indications pour la Louisiane — Temps—beau dimanche, beau dans la partie sud lundi pluie et plus froid au nord, vent frais du sud.



Une immense douleur l'avait envahi et pourtant la terrible nouvelle ne lui avait causé qu'une légère surprise.

Elle s'accordait trop bien avec ses pressentiments de la veille.

Déjà il avait une presque certitude mais sans preuves, fondée uniquement sur cette sorte de prescience que donne une longue vie à celui qui a beaucoup vu, beaucoup entendu et beaucoup réfléchi.

Lorsqu'il descendit de voiture, il jeta un regard morne à ceux qui l'entouraient, s'agenouilla près du cadavre, prit une de ses mains glacées dans une paternelle étreinte et la pressa contre ses lèvres sans prononcer une parole.

Puis, il ordonna:

—Portez le duc dans le pavillon de son grand-père.... Vous attesterez ce que vous aurez vu ....Nous allons prévenir les autorités.

Il assista à ce transport funèbre.

En entrant dans le pavillon, comme le comte de Rouvres, et cependant sans savoir comme lui ce qui s'était passé, il comprit qu'une femme, innocente peut-être, était mêlée à ce drame inexplicable, si la situation du neveu de la duchesse ne l'eût éclairé pour lui d'une sinistre lumière.

N'était ce pas lui qui devait recueillir le produit de ce crime infâme?

N'était-ce donc pas lui seul qui devait l'avoir médité et commis ou fait commettre?

A huit heures, le cadavre du malheureux officier reposait sur le lit témoin quelques heures plus tôt d'une scène d'amour si cruellement expiée.

Tout indiquait à l'intelligence pénétrante du vieillard que le secret des rendez vous du jeune duc dans ce lieu oublié avait été surpris et qu'on en avait profité pour lui tendre un guet apens.

Lui, se tuer!

Un geste méprisant, un de ces dédaigneux et amers sourires qui crispent parfois les lèvres au milieu même des plus cruelles douleurs, était la seule réponse que le grand avocat voulût faire à une telle supposition.

Il laissa comme gardien auprès de son cher mort, de son enfant d'adoption, son ami Jean Villedieu, dont la douleur faisait peine à voir, en lui disant à l'oreille.

—Pas un mot. Pas une plainte! Laissons la justice à son œuvre et si elle ne découvre pas le criminel, nous nous chargerons de le trouver.

Il remonta dans sa charrette pour aller prendre les mesures indispensables.

Mais dans le trajet du lieu du crime au château, il se livra à de tristes réflexions.

Il la connaissait, lui, la Justice.

Aveugle quand il s'agit des grands, lente à poursuivre à moins d'un flagrant délit ou d'un crime dont les circonstances s'éclairent seules à la suite des imprudences des coupables ou de leurs aveux! Inhabile à suivre une piste si le criminel sait ruser et s'il possède un front impénétrable et une intelligence égale ou supérieure à celle de ses adversaires.

Et le maître connaissait bien la souplesse de l'esprit du comte de Rouvres, son art de feindre, les ressources de ce comédien du monde plus fort, comme beaucoup de ses pareils, que les professionnels du métier qui ne sont que des imitateurs auxquels il faut des modèles.

Aussi s'était-il gardé d'engager la lutte et de laisser percer ses soupçons.

Il s'arrêtait au perron du château, endormi encore du rez de chaussée aux combles dans une sécurité parfaite, lorsqu'il aperçut l'ordonnance du lieutenant qui rentrait.

Il lui demanda:

—Où vas-tu?

—Réveiller mon maître.

—Tu ne l'as pas vu ce matin?

—Non.

—Quand l'as tu quitté pour la dernière fois?

—Hier soir, vers dix heures.

—Eh bien, dit le vieillard, tu ne le reverras plus.

—Pourquoi?

—Parce qu'il est mort!

—Lui!

—Silence. D'où viens tu?

—De Jogny.

—Qu'allais-tu y faire?

—Conduire une personne....

—Par ordre?....

—De mon lieutenant.

—Une jeune femme!

—C'est vrai.

—Tu la connais?

—Je ne sais pas son nom....

Mon lieutenant l'appelait Jeanne ....Je ne pourrais pas vous dire où elle demeure ni où elle travaille....Elle m'a donné il y a deux jours une lettre pour sa patronne. Je l'ai jetée à la poste sans regarder l'adresse, que je n'aurais pas su lire.

—Une ouvrière?

—Ou une demoiselle de magasin.

—Belle?

—Comme le jour.

—Bonne?

—Autant que belle.

—Il l'aimait?

—A la folie.

—Et elle?

—Elle l'aimait plus encore.

—Depuis longtemps?

—Dix-huit mois environ. Quand elle est partie, elle tremblait comme une feuille.

—Pourquoi?

—Parce que mon lieutenant venait de la quitter et qu'elle avait entendu deux coups de feu dans la direction qu'il devait prendre.

—C'est bon....Suis moi.

Le soldat obéit.

Il était atterré, tremblant, à demi mort.

—Tu aimais ton maître? lui demanda l'avocat en le poussant dans la chambre.

Il n'eut pas besoin de réponse.

Le Breton arrachait de ses doigts de grosses larmes qui roulaient de ses yeux.

—Eh bien! on nous l'a tué!

—Qui donc?

—Je ne sais pas!

Le vieillard n'ajouta rien.

Il écrivait rapidement:

Il s'interrompit pour se dire:

—Si j'étais jeune, c'est un secret que je voudrais connaître. Je suis trop vieux. Si je n'en ai pas le temps, je léguerai ma tâche à un autre.

Quelques minutes après, il remettait une lettre au Breton en lui disant

—Tu vas te seller un cheval, à l'instant, un bon....

—Et puis?....

—Tu vas courir ventre à terre à Jogny, d'où tu viens

—Bon.

—Tu remettras cette lettre au procureur de la République. L'adresse y est.... S'il te questionne, tu, répondras seulement que tu ne sais rien de plus que ce qui est contenu dans la lettre.

—Soyez tranquille.

—Ecoute.

Le vieillard lut d'une voix ferme:

"Monsieur le procureur,

"Un effroyable malheur frappe la duchesse de Brévannes et tous ceux qui l'entourent.

"Elle l'ignore encore et je ne sais comment elle le supportera.

"Un garde en faisant sa tournée vient de trouver son petit-fils André de Brévannes mort d'une balle dans la poitrine et d'une autre dans la tête.

"Je vous expliquerai les circonstances de ce crime ou de cet accident qui a dû se produire vers quatre heures du matin, dans un coin isolé du parc de Fontaine aux Bois, où le cadavre du malheureux enfant gisait près d'une arme qui lui appartenait.

"A vous, monsieur le procureur, de découvrir l'auteur et les causes de cette mort qui nous plonge dans la désolation la plus profonde.

"Veuillez agréer mes sentiments les plus distingués.

"G. PLESSIS,

"Avocat à la cour d'appel de Paris."

Le vieillard demanda au soldat:

—Tu as compris?

—Oui, monsieur Plessis.

—Pas un mot de plus. Va.

Dix minutes après le vieux maître était à son balcon.

Il vit le soldat qui sortait des communs monté sur la jument favorite de son maître et qui s'engageait dans l'avenue conduisant à la route de Jogny.

Alors il referma sa fenêtre, suivit un long corridor qui le conduisit à l'autre extrémité du château et, arrivé devant une haute porte capitonnée de velours frappé, il toucha un timbre qui résonna à l'intérieur du vestibule.

Louise, la femme de chambre de la duchesse, arriva.

—Monsieur Plessis!

—Votre maîtresse est visible?

—Toujours pour vous.

—Déjà debout?

—Depuis une heure. Vous savez bien que madame la duchesse est matinale.

—Où est elle?

—Dans son petit salon.

—C'est bien mon enfant, laissez nous!

XI

AU VILLAGE

Il est des événements qu'on ne saurait cacher longtemps.

Une heure après l'entretien du Breton et du vieil ami de la duchesse, pendant qu'auprès d'elle l'excellent vieillard essayait de la soutenir et de la consoler après avoir usé des ménagements les plus délicats pour lui apprendre de quel coup de foudre elle était frappée, le village de Fontaine-aux-Bois et les hameaux voisins n'étaient remplis que du bruit de cette mort si soudaine et si imprévue.

La suite à dimanche prochain.